

Article paru dans le magazine *STERN* le 25 avril 2024

Yvonne Cossu Alba (l.), 88 ans, et Barbara Brix, 82 ans, sur l'ancien site du camp de concentration de Neuengamme, où les troupes britanniques sont arrivées le 5 mai 1945.

L'ENTRETIEN

YVONNE COSSU ALBA :

J'avais huit ans, je n'ai jamais revu mon père".

BARBARA BRIX :

"Mon père dans la SS : ça a été le choc de ma vie"

L'une est la fille d'un résistant français, l'autre celle d'un criminel nazi. Un entretien sur l'amitié et un héritage difficile.

Interview : Helen Bömelburg et Katharina Brenner-Meyer ; photos : Max Arens

Yvonne Cossu Alba, née en 1935, a grandi en tant que fille unique en Bretagne. Aujourd'hui, cette ancienne enseignante vit à Grasse, sur la Côte d'Azur. Elle n'a pas d'enfant. Son père, Robert Alba, né en 1913, s'est engagé dans la Résistance, a été arrêté en 1943 et déporté en 1944. Il est mort dans les derniers jours de la guerre au camp de Sandbostel, lieu d'évacuation du camp de concentration de Neuengamme.

Barbara Brix, née en 1941 à Breslau, a grandi avec trois frères et sœurs près de Doetmund. Elle vit depuis longtemps à Hambourg, où elle a travaillé comme enseignante d'histoire. Elle a un fils. Peu avant son départ à la retraite en 2006, elle a appris le passé SS de son père, le Dr Peter Kroeger, né en 1912. Depuis, elle s'intéresse de près à l'histoire de sa famille.

Frau Brix, vous êtes la fille d'un criminel nazi allemand et vous, Madame Cossu Alba, celle d'un combattant français de la Résistance. Comment vous êtes-vous rencontrées ?

BRIX : En 2014, un ami et moi avons été invités au mémorial du camp de concentration de Neuengamme, à Hambourg, pour parler pour la première fois en public de nos histoires familiales. Dans le public se trouvaient d'anciens détenus ainsi que leurs enfants et petits-enfants. Vous pouvez imaginer l'émotion que j'ai ressentie. Après notre exposé, un profond silence s'est installé. Au bout d'une éternité, un homme âgé, fils d'un résistant assassiné au camp de concentration de Neuengamme, s'est levé. Il a dit : "Pour la première fois, il a réalisé que les enfants des bourreaux portent aussi un fardeau. De même que les enfants de Résistants ne sont pas automatiquement des héros parce que leurs pères l'étaient, de même les enfants des coupables ne sont pas coupables parce que leurs pères le sont. C'était très libérateur.

COSSU ALBA : L'homme était un ami à moi, Jean-Michel Gausso. L'année suivante, il ne pouvait pas venir lui-même à Neuengamme, alors j'y suis allée. Et j'ai rencontré Barbara. Ma première impression a été que nous étions déjà amis.

Qu'appréciez-vous l'une chez l'autre ?

BRIX : Ce que j'aime chez Yvonne, c'est qu'elle est si française. Son tempérament, son esprit vif. Nos positions politiques sont similaires.

COSSU ALBA : Barbara a un côté français que je vois rarement chez les autres Allemands. Elle est spontanée, elle parle ouvertement, elle montre ce qu'elle ressent.

Avez-vous un sujet de conversation préféré ?

COSSU ALBA : La nourriture, le vin et la politique. Actuellement, la situation sociopolitique nous rappelle l'époque de nos pères dans les années 1930 et 1940. Il y a beaucoup de choses qui reviennent, c'est comme ça que nous le ressentons.

Qu'est-ce qui revient exactement de l'époque de vos pères ?

COSSU ALBA : La haine. Les insultes, aussi bien contre les juifs que contre les musulmans. En France, il y a un fort mouvement antimusulman et un antisémitisme profondément enraciné.

BRIX : C'est ce mépris, ce dédain de l'autre que nous retrouvons aujourd'hui, et il est pour moi au cœur de l'idéologie du nazisme.

Avec vos amis Ulrich Gantz, fils d'un criminel allemand, et Jean-Michel Gausso, fils d'une victime française du nazisme, vous racontez l'époque du nazisme, respectivement d'un point de vue français et allemand. Comment le public réagit-il ?

BRIX : Nous étions récemment à Murat, en Auvergne, où la Résistance a attaqué une force de police allemande en juin 1944. En représailles, les SS encerclent alors le village et déportent tous les hommes âgés de 15 à 50 ans vers le camp de concentration de Neuengamme. Sur les 113 hommes, 75 n'ont pas survécu à la détention dans les camps de concentration. Cette catastrophe marque encore aujourd'hui l'ambiance du village. Nous y avons été invités en tant que "Mémoire à 4 voix". Ces journées nous ont profondément marqués. Le soir, devant une salle comble, on aurait pu entendre tomber une épingle. Les gens se sont ensuite levés et ont applaudi.

Pourquoi en était-il ainsi ?

BRIX : D'habitude, Ulrich et moi recevons plus d'attention, car il y a manifestement quelque chose d'effrayant à entendre parler des enfants de tortionnaires. Mais cette fois, Yvonne et Jean-Michel ont également suscité beaucoup d'intérêt et de compassion, car les auditeurs se sont retrouvés dans leurs histoires. Notre contact affectueux et drôle fait toujours impression.

Quelle différence remarquez-vous entre le public allemand et le public français ?

BRIX : En France, les gens restent bouche bée lorsqu'ils entendent des histoires de criminels. C'est inhabituel là-bas. Ulrich et moi sommes admirés pour notre courage. Nous ne voulons qu'apporter des connaissances. En Allemagne, beaucoup de gens sont encore gênés et étrangement sans voix lorsqu'ils entendent mon histoire. J'ai plusieurs historiens dans mon cercle d'amis, mais ils ne me posent pas de questions. Parce qu'ils trouvent cela gênant ou parce qu'ils pensent, en tant que gauchistes, que les auteurs ne méritent pas cette attention.

Êtes-vous critiqués pour votre amitié ?

COSSU ALBA : Pas ouvertement. Mais j'ai quelqu'un dans mon entourage qui n'est pas du tout d'accord. Mais Barbara n'est pas comme son père, et je ne suis pas comme le mien.

BRIX : Mes deux frères et sœurs ne sont que partiellement d'accord avec ce que je fais. Ils acceptent tout juste les recherches sur la guerre, mais le fait de déterrer des détails sur notre père, ils le refusent.

Ma sœur ne veut pas aborder le national-socialisme sur un plan personnel. Elle pense en marxiste-léniniste, elle veut des histoires héroïques ou politiquement instructives, par exemple sur la lutte des partisans. Elle trouve que mon approche du sujet est trop défensive.

Quant à mon frère, il m'en veut d'avoir confié au grand jour le secret de notre père. Il n'aurait plus la possibilité de se défendre. Je n'en aurais pas le droit.

Comment avez-vous découvert que votre père avait commis des crimes pendant le nazisme ?

BRIX : Il y a toujours eu dans l'histoire de la guerre de mon père quelque chose d'ambigu, quelque chose qui ne collait pas. Quand j'ai eu 65 ans, quelques semaines avant ma retraite, j'ai reçu la visite d'un ami archiviste qui travaillait aux Archives fédérales sur le rôle des Allemands de la Baltique dans la SS, à l'occasion de la promenade de Pâques. Il était tombé sur le nom de mon père. Savais-tu que ton père était dans les Einsatzgruppen ? m'a-t-il demandé en passant. Donc dans les troupes spéciales de la SS qui ont commis des meurtres de masse en Europe de l'Est. Ce fut le choc de ma vie. Impossible, pensais-je, pas mon père ! Mais j'ai commencé à faire des recherches et je continue à le faire aujourd'hui.

Comment l'histoire de votre père était-elle racontée dans la famille ?

BRIX : Pas du tout.

Pas du tout ?

BRIX : J'avais un oncle qui était aussi, comme mon père, dans l'*Einsatzgruppe C*, même comme chef d'un commando. Il a été mis en examen dans 17 affaires de déportation massive de Juifs en Ukraine. Au tribunal, dans les années 1960, ces accusations ont été réduites à quatre. Il a été condamné pour deux d'entre elles, mais il a pu quitter la salle en homme libre en raison de sa détention provisoire. Nous connaissions cette histoire dans la famille, mais elle était tellement encadrée par la loyauté que toute autre question était interdite. Je n'ai jamais demandé de quoi on l'accusait exactement. Bien que je fusse étudiante en histoire ! C'était la même chose avec mon père : il était médecin sous le nazisme, point. Je suis toujours irritée de n'avoir rien demandé.

Les enfants ne souffrent pas tant de ce qui est raconté dans la famille que de ce qui n'est pas raconté. Est-ce que cela s'applique à vous ?

BRIX : Mon père était très probablement présent à Kiev en septembre 1941, lorsque le Sonderkommando 4a et l'état-major de l'Einsatzgruppe C ont abattu plus de 33 000 Juifs dans le ravin de Babyn Jar. Des hommes, des femmes et des enfants, pendant deux jours, du matin au soir. Immédiatement après, mon père a pris un congé et s'est rendu à Wroclaw, où je venais de naître. Je pense que ce qu'Yvonne m'a dit un jour est vrai : de la même manière qu'elle a reçu le relais transmis par sa mère, mon père m'a confié, en tant qu'aîné de ses enfants, la tâche inavouable de travailler sur ce qu'il ne pouvait pas faire lui-même. Il a été interrogé plus tard comme témoin dans plusieurs procès contre des dirigeants SS, mais il n'a jamais été appelé à rendre des comptes. Mais ne préférez-vous pas en savoir plus sur l'histoire d'Yvonne ?

S'il vous plaît, oui.

COSSU ALBA : Je connaissais le secret de mon père depuis mon enfance. Car les réunions de la Résistance se tenaient à la maison. La machine à écrire avec laquelle les résistants rédigeaient leurs tracts et leurs lettres était cachée au fond de mon petit lit. Mes parents me faisaient confiance. Je savais que je ne devais rien dire à personne. Un jour, la tante de ma copine d'école est venue chez nous pour une rencontre à la maison. Jamais je n'aurais raconté cela à mon amie ! J'ai parfaitement compris le danger.

Comment vos parents vous ont-ils expliqué ce qu'ils faisaient ?

COSSU ALBA : Ils ont dit : nous devons nous battre contre les Allemands qui prennent tout chez nous. Les troupes allemandes avaient occupé l'école de notre village breton, un grand et beau bâtiment. Nous, les enfants, avons dû déménager dans une baraque en bois. Je voyais les Allemands aller tous les jours dans notre école, notre maison se trouvait à 500 mètres de là.

Quelles étaient les fonctions de votre père dans la Résistance ?

COSSU ALBA : Il a délivré de fausses pièces d'identité pour éviter que les jeunes hommes ne soient envoyés au STO, le Service du Travail Obligatoire (à partir de 1942, il y avait en France un travail obligatoire pour l'économie de guerre allemande, nldr). Il a ramassé des armes que les Britanniques avaient parachutées en Bretagne et les a apportées aux partisans qui se cachaient dans les bois. Mon père a amené sur la côte, au port de Crozon, des personnes qui voulaient traverser la Manche pour aller en Angleterre. Une fois, quelqu'un en qui il avait confiance l'a suivi là-bas, c'était un collaborateur, il l'a dénoncé, et c'est comme ça que mon père a été arrêté en 1943. J'avais huit ans à l'époque.

Comment vous souvenez-vous de cette journée ?

COSSU ALBA : Le matin du 19 octobre 1943, mon père est parti travailler. Quelques jours plus tard, c'était son 30^{ème} anniversaire, je voulais lui faire un dessin. Comme il n'était pas rentré le soir vers sept heures, nous avons commencé à manger sans lui. On a frappé à la porte. L'inspecteur de ma mère, qui était institutrice, se tenait devant la porte. Il portait un chapeau noir. Votre mari a été arrêté, dit-il. Ma mère a vu mon père une dernière fois le lendemain matin, avant qu'il ne soit envoyé en prison à Rennes. Je ne l'ai jamais revu.

Avez-vous pu rester en contact avec lui ?

COSSU ALBA : Il glissait des petites lettres dans son linge sale que des proches venaient chercher à la prison tous les quinze jours. "Envoyez-moi des biscuits ", a-t-il écrit sur du papier à cigarette, "moral : parfait". Il a été déporté en juillet 1944. Il a été envoyé au camp de concentration de Neuengamme. Mais nous ne le savions pas. Nous n'avons plus eu de nouvelles de lui.

Les 7 et 8 mai 1945, des listes de survivants ont été publiées et le nom de mon père y figurait : libéré le 29 avril. J'étais très impatiente de le revoir. Mais il n'est pas revenu. En juin 45, mon grand-père a rencontré un homme qui avait connu mon père. Celui-ci lui a dit : "Monsieur Alba est mort". Je me souviens que je n'y croyais pas. Pendant un moment, j'imaginai qu'il n'était pas mort.

Comment vous sentez-vous ici, dans l'ancien camp de concentration de Neuengamme ?

COSSU ALBA : Maintenant, je m'y suis habituée. Mais quand je suis venue ici pour la première fois en mai 1995, c'était très dur. Mon père est mort dans un camp extérieur appelé Sandbostel, où il a été enterré dans une fosse commune. Enfant, j'avais imaginé que c'était un fossé au bord de la route, avec des rats et de la saleté. Mais les anciens déportés du groupe ont été incroyablement chaleureux avec moi. La visite du mémorial m'a donné de la force et m'a encouragée à faire quelque chose et à poursuivre notre histoire commune.

Dans une interview à la télévision française, vous avez dit, Madame Alba : "Faire des erreurs n'est pas héréditaire".

BRIX : Oh, elle est si sage !

COSSU ALBA : Ne pas commettre d'erreurs n'est pas non plus héréditaire.

BRIX : Tu as raison.

L'Allemagne est-elle encore coupable aujourd'hui des crimes commis par les auteurs du nazisme, comme l'était le père de Barbara ?

COSSU ALBA : Non, les enfants et petits-enfants ne sont pas coupables. Beaucoup ressentent certainement une culpabilité, mais ils n'ont rien fait de coupable.

BRIX : Le terme de culpabilité collective est erroné. Mais je pense que les Allemands ne se rendent toujours pas compte de la grande majorité qui a suivi Hitler à l'époque. La grande masse n'était pas assoiffée de sang, mais a longtemps soutenu le régime par sa fascination, sa complicité ou sa stupidité. Beaucoup sont restés derrière le rideau et ont observé ce qui se passait. Le rôle de spectateur n'apparaît qu'à long terme.

Les suiveurs sont-ils aussi des coupables ?

BRIX : Oui, ils le sont. Un exemple : rien qu'à Hambourg, 21 maisons de vente aux enchères vendaient une à deux fois par semaine des biens juifs confisqués par l'Oberfinanzdirektion. Les intérieurs juifs étaient considérés comme particulièrement stylés, et c'est ainsi que les Hambourgeois ont afflué aux ventes aux enchères, c'était comme une fête populaire. Qui l'admet encore ? Dans de nombreux appartements, on trouve encore aujourd'hui le "fauteuil juif" ou le " bureau juif"

Quelle responsabilité sociale en découle ?

BRIX : Nous devons accepter que les Allemands étaient un peuple coupable. C'est pourquoi nous avons un devoir particulier envers Israël et, à l'échelle mondiale, nous sommes appelés à imposer les valeurs de la démocratie.

Que pensez-vous de la guerre au Proche-Orient ?

BRIX : Il m'a fallu longtemps pour constater que le gouvernement israélien commettait de graves erreurs et qu'il était en train de désavantager et d'opprimer les Palestiniens dans une mesure contraire au respect de l'être humain. Je considère depuis longtemps Netanyahou comme un criminel. Les Palestiniens ont le droit de se défendre. Mais je n'avais pas prévu que le Hamas serait à nouveau capable d'une attaque aussi brutale.

Parmi la gauche française, on établit parfois des parallèles entre les combattants du Hamas d'aujourd'hui et les résistants d'hier - voyez-vous aussi ces parallèles ?

COSSU ALBA : Non. Je vois des parallèles avec ceux qui s'opposent aux actions du Hamas. Entre tous ceux qui s'opposent à la violence et au mépris de l'être humain.

Votre message de réconciliation est-il particulièrement d'actualité en ce moment ?

BRIX : En ces temps de guerre, il est particulièrement important qu'Yvonne et moi ne nous relâchions pas. Est-ce que notre amitié peut être transposée à l'ensemble ? Nous n'avons malheureusement pas cette influence. Nous sommes déçus par une partie des jeunes en Allemagne.

COSSU ALBA : Il en va de même pour la France.

BRIX : Regardez les résultats des élections. Un tiers des jeunes ont voté pour l'AfD en Bavière et en Hesse. En revanche, notre génération, celle des plus de 70 ans, est celle qui a proportionnellement le moins voté pour la droite.

COSSU ALBA : D'un autre côté, c'est bien de voir que nos vieux amis amènent maintenant leurs petits-enfants à Neuengamme pour un travail de mémoire. Nous pouvons peut-être faire passer le message que l'amitié est au-dessus de tout.

BRIX : Ce n'est pas comme si nous ne faisons rien. Pourtant, il me semble que la phrase selon laquelle chaque génération doit faire ses propres erreurs est vraie. C'est amer, cela me fait mal.

Faut-il être vieux pour pardonner ?

COSSU ALBA : Quand on est vieux, on sait au moins de quoi on parle.

Si vous repensez à la faute de votre père, Madame Brix : Est-elle maintenant pardonnée ?

BRIX : Ce n'est pas à moi de pardonner. Mais il y a eu un moment dans ma vie où je ne savais plus quoi faire de cette part d'héritage. Le geste spontané d'amitié d'Yvonne et de Jean-Michel a fait que j'ai pu transformer la culpabilité ressentie en responsabilité.

COSSU ALBA : Cette responsabilité, nous la partageons maintenant.

Helen Bömelburg (I) et Katharina Brenner- Meyer ont mené l'entretien en français et en allemand, elles ont été impressionnées par l'esprit et la vivacité d'esprit de leurs interlocutrices. Max Arens a fait les photos.

Traductions des légendes de photos :

Brix et Cossu Alba à Neuengamme, où des marques en pierre rappellent les anciens baraquements
Barbara Brix "Je suis toujours irritée de ne pas avoir posé de questions".

Le médecin Peter Kroeger a probablement participé à des meurtres de masse. Sa fille Barbara, à l'extrême droite sur la photo de famille de 1946, ne l'a découvert qu'après sa mort.

Plus de deux heures de discussion et pas une once de fatigue : Brix (G) et Cossu Alba

"Les enfants et petits-enfants des responsables ne sont pas coupables" Yvonne Cossu-Alba

De sa prison, le père envoyait des petites lettres à sa fille Yvonne (à droite, enfant) : Robert Alba, ingénieur des ponts et chaussées et membre de la Résistance, a été arrêté, déporté en 1943 et est décédé en 1945.

"Mémoire à 4 voix" est un partenariat entre deux descendants de victimes et deux descendants de bourreaux du nazisme : Yvonne Cossu Alba et Jean-Michel Gaussot de France ; Barbara Brix et Ulrich Gantz d'Allemagne. Les quatre sont amis et se produisent ensemble devant différents publics (scolaires ou adultes).